

西欧象徴主義の系譜
—フランス・ドイツの場合—

田中幸穂 須加葉子

Chemin de la création artistique

Sachiho TANAKA, Yōko SUGA

要 約

序文において、西欧象徴主義及び印象主義について概括を述べ、そのものの見方、自然との照応、意識と意識下の問題に触れた。

第一章においては、主として自然観、意識観を詳述し、詩や文章を引用して分析を行った。幼時

感覚が人生の起点となるという考え方を取っている。

第二章において、詳しく分析したのは、愛の問題である。幾通りもの愛のすがたがあるが、そのうち真実に近いと思われるものを分析し、人間存在のあり方を考察した。

KEY WORDS: *nature, enfance, amour, adolescence, fatalité, bien-aimée*

AVANT — PROPOS

Je voudrais traiter du chemin de la création artistique en m'inspirant de Proust et Nerval. Il me semble que leur œuvre présent deux thèmes, la nature et l'amour, symbolisés respectivement par l'enfance et l'adolescence. Et le troisième élément qui domine les deux premiers, c'est le temps qui détruit la fraîcheur de l'enfance et les passions de la jeunesse, pour ensuite les repousser au-delà du seuil de la conscience, parfois même jusqu'à l'oubli. Ainsi chez l'adulte, l'essentiel de la vie, ce qui peut nous révéler le vrai destin, est caché sous les soucis quotidiens. Insensiblement on échange son trésor spirituel le plus précieux, irremplaçable, contre le rang, le renom, l'argent et les plaisirs éphémères. Il est complètement perdu, oublié, à mesure que le temps s'écoule. Ici-bas, on ne peut jamais rattraper le temps passé et tout ce qu'il embrassait.

Alors, les sensations fraîches dans le paradis enfantin, les bien-aimées brillantes comme les étoiles qui nous ont inspiré tant d'amour douloureux est-ce que ce sont des illusions? Tout est passé. Il ne reste rien. Notre vie passée meurt chaque jour.

Certes, on pourrait invoquer le souvenir. Mais pour moi, se contenter de baigner dans le souvenir du passé, dans la nostalgie banale, n'est que du sentimentalisme: on recherche une espèce de refuge. Car on admet, au préalable, que le temps est perdu et l'on se résigne à

l'irréparable.

C'est la façon normale de penser. Mais, l'art n'espère-t-il pas l'impossible? Avec une volonté impétueuse et une ténacité intransigeante, l'artiste tente de retrouver le temps perdu, la fraîcheur effacée, l'étoile éteinte du monde. "Retrouver" ne signifie pas simplement "se souvenir", mais "faire revivre", "posséder de nouveau réellement et éternellement" c'est-à-dire "créer". C'est réaliser ce qui n'étaient jadis qu'illusions et pressentiments. Une fois retrouvé de cette manière, l'instant privilégié peut se dégager du cadre du temps terrestre, en acquérant l'éternité. L'amour sublimé transfigure la bien-aimée en étoile du firmament. Cet Eternel féminin accordera son pardon à l'artiste.

PREMIERE PARTIE

NATURE — ENFANCE

Quant à l'enfance, ne nous arrêtons pas à la puérilité populaire qui risque de susciter un attendrissement banal. Employant ce mot "enfance" en tant que symbole, je tente de charger le climat d'enfance de certaines essences de la vie.

S'il est vrai que toute la vie de l'homme, au sens essentiel, est toute entière renfermée dans son germe et même se révèle intégralement dès son âge le plus tendre, alors penchons-nous sur l'enfance : comment correspond-elle avec la nature ? avec ses yeux, sensation originelle. Voilà la condition de la pureté et de la gaité, symbolisées par l'enfance.

A y bien réfléchir, il me semble que le ciel de notre enfance fut toujours serein. La vie était pleine de fraîcheur, sensible au charme de tous les changements du temps, lumineuse comme un chant de bonheur.

Des choses nouvelles y apparaissaient toujours, reflétant des images claires et transparentes.

Or, dépouillée de cette joie simple et profonde, la vie des adultes devient morne, chargée et monotone. Leurs sensations sont-elles usées jusqu' à la corde ? Par conséquent ne sont-ils indifférents aux sensations subtiles de la nature ? C'est possible, je ne sais. Mais, quelques-uns cherchent, vainement, à découvrir la beauté suprême de la nature.

Une solution est dans les yeux, c'est-à-dire, dans la manière de voir, comme l'enfant, les choses avec les yeux seuls, mais avec intellectualisme et préjugés. Il est inévitable qu'intervienne la conscience de voir, contaminée par l'expérience. Ainsi voilées, toutes les choses prennent un caractère banal, en perdant leur propre vivacité et leur éclat mystérieux.

Prouse s'en aperçut.

"Quand je voyais un objet extérieur, la conscience que je le voyais restait entre moi et lui, le bordait d'un mince liséré spirituel qui m'empêchait de jamais toucher directement sa matière ; elle se volatilisait en quelque sorte avant que je prisse contact avec elle, comme

un corps incandescent qu'on approche d'un objet mouillé ne touche pas son humidité parce qu'il se fait toujours précéder d'une zone d'évaporation." (*Du côté de chez Swann. p. 84 Pléiade)

Moi-même, je m'irrite depuis longtemps contre ce mécanisme. En me demandant depuis quand cela a commencé, je me suis rendu compte que dans mon enfance, j'avais des yeux naïfs et limpides qui me permettaient de correspondre directement avec la nature.

Moi qui me résigne difficilement, je souhaite ardemment recouvrer ces yeux que j'ai perdus. C'est une entreprise ardue, presque impossible. Cependant, une fois retrouvés, ces yeux, acquérant la constance, seront déjà devenus fort supérieurs aux yeux simplement puérils d'autrefois, destinés à se perdre. Car dans l'enfance, l'essence de la vie n'apparaît que sous forme d'esquisse ou de pressentiment. Il faut faire remonter à la surface de la conscience claire ce qui n'est que le pressentiment obscur.

Bientôt je me suis rendu compte que l'essentiel, c'est ce processus où l'on s'efforce d'atteindre ce but presque impossible, le degré suprême dans l'art de voir, art que les yeux de l'enfant nous inspirent. En effet, si le miroir de l'âme est limpide et lisse, il peut refléter de véritables images clairement et complètement. Mais, en réalité, que de miroirs, soit ternis soit convexes, ne réfléchissent que des images vagues et déformées!

Avec les yeux seuls, avec les sensations purifiées, on peut saisir la beauté suprême de la nature et l'essence des choses.

N'est-ce pas précisément la façon de vivre, choisie par les grands artistes, l'attitude qui les amène à la création artistique?

Rilke a dit dans son journal :

"Dans la façon dont les artistes s'intéressent à la nature, il y a de la béatitude inconsciente. Les yeux grands ouverts, on pénètre dans l'âme de chaque chose qui attend éternellement qu'on la découvre. Je commence à comprendre peu à peu cette manière de vivre : attention, réveil, préparation journalier de la sensation tournée vers l'extérieur. Contempler mille fois, regarder fixement au loin, toujours en s'éloignant de soi. Suivre seulement des yeux ces paysages changeants, sans se faire accompagner du "moi". Etre seulement des yeux qui voient. Dans cette vie règnent constamment la pureté et le bonheur, parce que toujours apparaissent des choses sans relations avec l'individu, mais qui ne sont que mouvements et changements. Ici, comme ils deviennent grands, les yeux!" (*R. M. Rilke Journal traduit en français par Y. Suga)

A ce propos, j'ai entendu une anecdote assez drôle : Cézanne a reproché à Monet de "n'être que des yeux". Bien au contraire, "n'être que des yeux" n'est-ce pas très grand?

Puisque Monet était "les yeux seuls" il pouvait évoquer le climat lumineux, semblable à l'enfance. Tout en contrastant avec l'art antérieur, figé et ossifié ce qu'il voulait peindre était le frémissement de la lumière, le miroitement de l'eau, la transparence de l'atmosphère, le scintillement des feuillages. Sa notion de l'instantané ne concerne pas seulement les formes,

mais aussi le temps immobilisé : tout paysage est différent à l'aube et au crépuscule, en automne et au printemps.

Il me semble que cette intention de Monet est partagée par Proust. En effet, tous les deux appartiennent au mouvement symboliste–impressioniste. Rappelons-nous, par exemple, les tableaux de nymphéas (Monet) et le passage de la Vivonne où flottent des nymphéas (* Proust : A la recherche du temps perdu : Pléiade I pp.168-170). Là, le ciel, l'eau, l'air et les nymphéas, esprits des nymphes mythologiques, sont imprégnés des couleurs de la rêverie, changeant dans leur aspect. Effectivement ils ont réussi à fixer éternellement "ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux." En un mot, "ce qu'il y a d'infini".

A ce degré, on a déjà transcendé les limites du petit moi aux vues bornées, en s'acheminant vers les correspondances.

Ce mot "correspondances" évoque en nous le poème de Baudelaire :
"Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons répondent"
(*Baudelaire "Les fleurs du mal " p.85 Pléiade)

Mais, avant Baudelaire, cette idée était déjà conçue par Nerval. "... tout dans la nature prenait des aspects nouveaux, et des voix secrètes sortaient de la plante, de l'arbre, des animaux, des plus humbles insectes. _____ des combinaisons de cailloux, des figures d'angles, de fentes ou d'ouvertures, des odeurs et des sons, je voyais ressortir des harmonies jusqu'alors inconnues. Comment, me disais-je, ai-je pu exister si longtemps hors de la nature et sans m'identifier à elle? Tout vit, tout agit, tout correspond.....". (*Nerval "Aurélia" p.148 José Cortie)

Certes, l'enfant ne se sépare pas encore de la Nature qui lui a donné le jour, et une sensation primitive quelquefois lui inspire cette correspondance. Mais, pour s'identifier à la Nature et s'entretenir avec le chœur des astres, à la nervalienne, la conception de l'enfance telle qu'elle a été présentée précédemment ne serait pas suffisante. Nous voici au-delà des yeux de l'enfant. Il faut les yeux non seulement grands mais aussi pénétrants.

Il se peut qu'on doive remonter à l'époque d'avant sa naissance, à l'existence antérieure ou descendre dans le monde mystérieux de l'inconscience, du rêve, qui est précisément un des grands thèmes de Nerval. Ceci étant lié au problème de la descente aux enfers à la recherche d'Eurydice, nous le verrons dans le chapitre suivant.

Avant cela, revenons un moment à l'enfance pour toucher au sujet "la mère" qui fait la transition vers l'amour adolescent.

Nerval n'avait jamais connu sa mère. Elle mourut, à vingt-cinq ans, des fatigues de la guerre et d'une fièvre dans une froide contrée de l'Allemagne. Il crut que la fièvre dont elle mourut l'avait saisi trois fois, correspondant à des époques de sa démence. En effet sa démence imprégnée des images de deuil et de désolations avait son germe dans les deux morts : sa mère (à son berceau) et sa nouvelle Eurydice (à son adolescence). Dans "Aurélia", la déesse lui apparaît et dit : "Je suis la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu a toujours aimée." (*Nerval "Aurélia" p. 154 José Cortie)

Quant à Proust, comme enfant délicat et faible de caractère, il avait besoin du baiser de bonsoir maternel pour s'endormir heureux. L'angoisse qu'éprouvait Marcel pendant les tristes heures nocturnes en attendant en vain que sa mère montât l'embrasser, plus tard se déplaça dans l'amour, lorsqu'il cherchait en vain Albertine. Toutefois aucune maîtresse ne pouvait lui donner cette paix maternelle sans trouble.

Au-dessus de tout, il peut y avoir l'image de la grande maternité à laquelle chaque amour aspire éternellement.

DEUXIEME PARTIE

AMOUR — ADOLESCENCE

Le plus souvent on se méprend sur l'amour. D'après l'opinion courante, l'amour aussi constitue un monde sentimental et efféminé. Sans réfléchir sur le véritable amour, on se joint facilement à n'importe qui qui vous plaise superficiellement.

Dans une première variété de l'amour, enivré par une ambiance tendre, on feint d'être amoureux. Ainsi on peut dissiper la mélancolie, tromper son chagrin. Dans ce cas-là, ce qu'on appelle l'amour, ce n'est qu'une sorte de distraction ou excitation commode.

Dans une autre variété, on est si calculateur que l'on évalue son partenaire seulement avec l'étalon "utilité". On attache une grande importance aux conditions extérieurs et aux apparences. Ce serait plus judicieux, car pour le couple au contenu creux c'est un chemin sûr, au maximum, à l'abri du danger.

La troisième attitude est plus littéraire et plus dangereuse : le narcissisme. Autrui (surtout notre amoureux) sert de miroir dans lequel on se regarde avec extase ou avec anxiété ; de sorte que l'on préfère le miroir qui nous flatte. Sans s'en apercevoir on perd sa substance et celle d'autrui. Il ne reste que notre image reflétée dans le miroir.

Dans les trois types exposés ci-dessus, on aime seulement pour soi-même. Aimer --- c'est trop dire ; disons plutôt la volonté de nouer une relation avec autrui, volonté provenant

de l'égoïsme masqué sous la douceur.

Toutefois, même recherché sérieusement, l'amour ne permet pas toujours la joie ni le bonheur ; au contraire il constitue souvent une source de tristesse et de souffrance. Pour quelques-uns que le réel trompe inévitablement, il semble que la personne aimée tourne à illusion, ne laissant que la répugnante réalité. Car plus l'âme est délicat et idéaliste, plus les rêves restent impossible à réaliser.

"...mon sort était de ne suivre que des fantômes, des êtres dont la réalité, pour une bonne part, était dans mon imagination;" (*Proust : Sodome et Gomorrha p.1012 Pléiade)

"De fantômes poursuivis, oubliés, recherchés à nouveau, quelquefois pour une seule entrevue, et afin de toucher à une vie irréelle laquelle aussitôt s'enfuyait,..."

(*Proust : La prisonnière p.64 Pléiade)

Ce que recherche une telle âme ne peut exister ici-bas. Elle en arrive à perdre le sentiment de la réalité. Ainsi commence l'épanchement du songe dans la vie réelle, comme chez Nerval.

En plein dans la réalité --- qui ne nous offre que des apparences changeantes --- on ne peut rien saisir. Jour après jour, les images de la prétendue réalité flottent quelque temps à la surface de la vie, ensuite s'enfuient comme des rêves.

"Et, en elles-mêmes, qu'étaient Albertine et Andrée? Pour le savoir, il faudrait vous immobiliser, ne plus vivre dans cette attente perpétuelle de vous où vous passez toujours autres; il faudrait ne plus vous aimer pour vous fixer, ne plus connaître votre interminable et toujours déconcertante arrivée, ô jeunes filles, ô rayon successif dans le tourbillon où nous palpitions de vous voir reparaitre en ne vous reconnaissant qu'à peine, dans la vitesse vertigineuse de la lumière." (*Proust : La prisonnière p.64 Pléiade)

En effet, par la séparation ou la mort, l'amour révèle son véritable visage, d'abord atroce, ensuite doux accordant le pardon. Atroce, parce que la sincérité du poète lui fait subir l'épreuve lugubre et éprouver la désolation de l'âme sans user d'aucun subterfuge. La mort d'Aurélia pour Nerval et celle d'Albertine pour Proust devaient être le point de départ de leur vrai pèlerinage d'amour, qui commence dans la mort : la descente aux enfers, le voyage dans la nuit.

A cette première étape, l'amour n'est que l'affliction, le regret, le poids sur la conscience, constituant un royaume dont le paysage est à la fois poignant et sanglant. Mais les poètes ne recourent jamais à la fuite. C'est dans ce royaume qu'ils demeurent immobiles, endurant

les souffrances extrêmes, puisqu'ils aiment sincèrement d'un véritable amour. Alors l'âme commence à s'agrandir imperceptiblement avec d'innombrables nuances. Ainsi peu à peu l'objet d'amour se transfigure.

Le poète atteint la dernière étape où sa bien-aimée devient radieuse, ce qui annonce le grand pardon accordé au poète. Grâce à la recherche approfondie et sincère de l'amour, l'amie d'ici-bas a déjà été transcendé et sublimée.

“Ceux qui aiment ne permettent plus à personnes de douter. Ils ne se permettent jamais la trahison. Dans leur âme réside le mystère pur. Comme le rossignol, ils chantent en un cri l'inexprimable. Jamais ne se brise en pièces la beauté du mystère cristallisé. Certes, ils appellent une seule personne, mais à leur voix s'ajoutent toutes les belles voix de la nature, et leur triste cri se fait entendre comme un appel de l'éternité. Cependant, ils la dépassent facilement dans les premiers pas. Devant eux, n'est plus que dieu.

Sapho, à l'apogée de son amour, ne regrettait pas celui qui refusait son embrassement, mais celui qui ne pouvait plus être ici-bas, et qui pouvait supporter son amour véhément.” (*R. M. Rilke, Journal, traduit en français par Y.Suga)

Ainsi le poète atteint le degré suprême de l'amour dans le domaine spirituel, mais dans le domaine matériel, il n'est jamais en possession permanente d'amour, objet-illusion ou fantôme depuis le commencement. Tandis que ceux qui manquent de spiritualité peuvent facilement entrer en possession d'autrui. Donc, on peut dire que ce type de poète est maudit, dans un certain sens, poète dont la vie réelle est toute imprégnée du rêve.

Cependant, au fond il n'y a que la solitude et le néant, à vrai dire. Si l'on ne détourne pas les yeux, cette destinée de l'homme doit se révéler au moment de la grande souffrance, de la profonde tristesse. Cette destinée étant voilée par des phénomènes sociaux, le foyer, les fréquentations, les sollicitudes inévitables, les complications dues à ces relations....., on peut feindre de ne pas être seul, de posséder quelque chose de concret et de durable. Néanmoins, au niveau matériel, rien n'est durable. Au beau milieu de la foule qui s'accroît incessamment, foule de fantômes, l'homme se sent de plus en plus isolé.

“Quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne et m'écrier : il n'y en a plus ; alors je commençai à me voir seul sur la terre.” (*J. J. Rousseau : Les rêveries du promeneur solitaire)

Comme le reconnaît Nerval dans “El Desdichado”, l'homme est “le Ténébreux” --- celui

qui habite l'obscurité du néant --- " le Veuf " --- celui qui est privé de sa bien-aimée ---
"l'Inconsolé" --- celui qui n'a pas de havre de consolation.

S'il en est ainsi, quel amour est possible? D'abord, il faut accepter avec courage cette fatalité humaine. Quand on charge sa propre solitude sur les épaules sans tricher avec soi-même, ce fardeau devient en même temps une grâce. Car, on peut guérir de son angoisse dans le calme et le silence de la solitude qui nous permettent d'entendre les voix surnaturelles à peine perceptibles, et de découvrir le visage profond des choses.

Si cet homme aime, sachant bien qu'autrui lui aussi est seul et vulnérable, il peut être infiniment gentil et affectueux pour autrui; jamais il ne profitera de lui, jamais il ne condamnera. Avec son affection, il éclaire l'objet d'amour qui évolue ainsi plus beau, plus radieux. Par cet acte, il rend réel son amour sublimé, quitte à s'écarter un peu du modèle original.

Cet amour peut devenir réciproque dans le cas où deux personnes de ce type se rencontrent par hasard. Dans le ciel noir du néant s'entrecroisent, un moment, les deux lumières provenant des deux étoiles : spectacle ravissant, musique exquise. Même quand ils se séparent, --- N'est-ce pas la destinée du vrai amour, puisque l'homme ne peut faire autrement qu'être seul? --- ils conservent le sentiment tendre et affectueux l'un envers l'autre pour toujours. Et à travers cette rencontre lumineuse et cette séparation déchirante, ils s'agrandissent sans s'en apercevoir.

Morte ou vivante, du royaume du passé la bien-aimée envoie parfois au poète un sourire invisible qui le vivifie au milieu des journées insipides, sourire semblable à une fontaine fraîche dans le désert. Ce plaisir mystérieux, transcendant les lois terrestres, semble appartenir à un autre monde. D'ailleurs l'instant de béatitude qui se dégage de l'écoulement du temps annonce quelque chose d'éternel :

NERVAL LES CYDALISES

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau:
Elles sont plus heureuses,
Dans un séjour plus beau!

O blanche fiancée!
O jeune vierge en fleur!
Amante délaissée
Que flétrit la douleur!

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux
Flambeaux éteints du monde
Rallumez-vous aux cieux !

いと
愛しきひとはいずこにありや
皆すべて奥津城おくつぎにあるを
ここよりも更なる至福おとめにありて
ここよりも麗うるわしく住まいたる！

おお純白なるフィアンセよ
花咲ける若き処女おとめよ
捨てられし愛の女よ
苦しみにうちしおれたるわが君よ！

とこ永遠とわに
汝が瞳まなこにほむらよ
現世うつしよに消えし灯火ともしびよ
御空みそらに再び輝けかし！

須加葉子訳

参考文献

- Baudelaire, "Les fleurs du mal", Pléiade
- Nerval, "Aurélia", José Cortie
"El Desdichado", Pléiade Œuvre
"Les Cydalises", Pléiade Œuvre
- Proust, "A la recherche du temps perdu", Pléiade
- E. R. クウルツイウス, 「フランス精神」, 大野俊一訳, みすず書房
- Rilke, "SÄMTLICHE WERKE", INSEL-VERLAG